



Papy Maurice Mbwiti

Clandestino/ Cadeau pas Fardeau



Bio

Rester debout et digne, voilà tout le sens de mon parcours, un combat contre toute forme d'oppression et de conformisme; lutter contre la dictature de la pensée unique et toute tentative de formatage de la personne, c'est cela mon credo.

Vient alors la question du pourquoi j'écris? J'écris pour acter, pour témoigner et ne pas mourir bête; mes écrits sont de l'urgence face à une réalité très souvent abêtissante et vénéneuse et quelquefois jouissive.

Aussi vrai que personne ne quitte sa terre natale par hasard, nul artiste ne monte sur scène pour du beurre. Faire du théâtre pour moi est avant tout une prise de parole, mais aussi une prise de risque, car celle-ci est un appel à la lumière sur soi et sa communauté, d'où une permanente exposition à la censure. Censure familiale, institutionnelle et étatique.

Très tôt déjà, il m'était difficile de m'adresser à mon père, lui pris dans une sorte de forteresse de sa femme, érigeant autour de lui une véritable barrière émotionnelle et affective

rendant impossible tout dialogue entre père et fils. Pour m'adresser à lui, je devais donc lui écrire; lui déposer une note de mes requêtes sur la télévision, et en retour, il me répondait par la même voie et au même endroit: le dessus de la télévision Grundig 32 pouces en couleur, ma première boîte postale.

Ces missives deviennent alors mes premiers exercices d'écriture qui déclencheront en moi l'envie d'écrire, écrire à un père inaccessible, écrire à l'autorité, écrire au pouvoir. Mais comment dire les choses sans crainte de se voir rejeter ou subir une punition?

Nous sommes au Zaïre, le Maréchal Mobutu Sese Seko est le tout puissant, chaque soir avant le journal télé, il apparaît messianiquement des nuages dans ce générique annonçant les actualités de vingt heures. Nous chantons tous en chœur « Elombe sese Tokolanda, le Puissant SESE à qui nous faisons tous allégeance... ». Il pense et nous on exécute. Il est la tête et nous le corps, c'est notre cerveau national, personne ne peut Le fixer du regard; personne ne peut

regarder cette société en face et Lui dire ce qu'il y voit; qui oserait proposer une autre pensée que celle du guide? Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. Que dire alors au père?

À la maison, je me sens on ne peut plus en marge, je vis une sorte de clandestinité domestique et familiale. Je développe le réflexe de survie, le refuge en soi, je cherche un exutoire; créer un monde à moi, l'espace de tous mes possibles, une arène de liberté, un monde plus vaste et plus tolérant, un lieu sans regard inquisiteur venu d'en haut.

Un monde plus immense que ma chambre familiale, plus libre que la maison de mon père et mon pays... LE THÉÂTRE.

Et depuis, je suis sur scène, j'adore ce lieu; c'est ma maison; il est pour moi l'un des seuls véritables espaces d'expression démocratique. Je pense qu'il est un des seuls endroits de vraie liberté avec les portes des toilettes publiques, peut-être, parce que le monde dans sa globalité y vient pour se soulager, qui sait...

Jeune ado, je suis le seul petit dans la troupe des grands, je répète toute l'année scolaire le récital « Petit africain » de Léon Gontran Damas, dont la première strophe est: « Seigneur, je suis fatigué, je suis né fatigué et la morne est bien haut qui mène à leur école... ».

Comme moi, le poète Damas clame la fatigue de l'imposition, réclame un autre espace d'apprentissage beaucoup plus libre et plus proche de ses valeurs et traditions: une école en harmonie avec lui, en dialogue avec ses aspirations et sa culture;

En vrai glouton, je me nourris de toute la poésie qui tombe entre mes mains: Senghor, Césaire ou encore Camara Laye avec son célèbre *L'enfant noir*. En eux, comme en moi, pétille la notion de liberté;

À douze ans, une seule idée: partir loin, loin de la maison de mon père, loin de ma réalité d'enfermement, loin de ma patrie; briser les murs du silence et de l'obscurantisme;

C'était peut être le moment de commencer à poser des questions aux parents, aux autorités établies et au pouvoir en place. Mais nous sommes au ZAÏRE et je vis chez mon père. Le pays appartient plus que tout à Mobutu et à sa famille, mais aussi à ses amis occidentaux. La parole est confisquée pendant plus de 32 ans. Nous sommes dans une prison à ciel ouvert; et comme le décalogue, le premier commandement circule dans toutes les bouches: « Tu ne citeras pas le nom du Guide en vain ». Fin de citation.

Personne n'a envie d'être pendu haut et court sur la place publique comme les martyrs de la Pentecôte¹ qui furent tous punis pour lèse-majesté: scène macabre qui hantera l'esprit de toute une nation et fera régner la terreur sur la ville pour très longtemps. Comme mes compatriotes, moi non plus, je n'ai pas envie de subir les frasques d'un père agissant sous l'effet des accusations de sa femme.

Trente ans durant, on chante, on danse; on boit à la gloire du père.

Quel théâtre alors proposer face à cela, quelle littérature fabriquée dans un monde comme celui-là? Comment raconter et proposer le « autre »? Comment continuer à exister dans une société et un système qui, avec ou sans conscience, barricadent des zones de pensée, limitent les formes d'expression et rejettent des esthétiques nouvelles, différentes et singulières au lieu d'y voir toute la richesse et la possibilité de nouveaux espaces de construction d'une société plus pertinente et plus dynamique?

Naïvement, je tâtonne en me disant qu'une de pistes serait peut-être de continuer simplement à imaginer un monde de liberté qui se traduirait par des mots, des corps, des sons et des silences plus loquaces que ces chants propagandistes et conformistes.

C'est à ce moment-là que la clandestinité devient loi; que la marginalité devient richesse et profondeur, qu'elle se transforme en une résistance constructive vers une nouvelle invention d'un ailleurs possible capable d'émouvoir; de nourrir et de questionner.

Nous sommes en 1990: arrive la démocratisation à outrance, toutes les langues se délient, les paroles se libèrent et de la manière la plus brutale qui soit. Il faut tout dire: la démocratie, voilà un nouveau concept qu'il faut intégrer partout, même dans les familles. Je m'abrite sous les buissons de l'Institut supérieur théologique de Kinshasa, situé derrière mon école Gikweta, et rédige ma première pièce de théâtre: *Le secret de la vie* puis, une deuxième: *Monde à l'envers*, l'histoire est un renversement de situations: le fils malmené réussit à s'en sortir, l'opprimé trouve sa voie et sa liberté. Je monte ensuite ma première compagnie de théâtre les JAT [Jeunes Amis du Théâtre] loin des contraintes de mes professeurs et encadreurs.

J'intègre alors la compagnie Théâtre Les Béjarts, Programme d'éducation civique par le théâtre et le cinéma. Avec un théâtre social, citoyen et engagé, nous allons parcourir toute la RDC, mon pays, avec des pièces thématiques

sur la démocratie, la bonne gouvernance, les droits de l'homme, les questions environnementales, les droits de la femme, les droits de l'enfant et autre.

En 2003, on fait de cet espace un vrai théâtre, un lieu de création, d'échange et de rêves; nous y accueillons les spectacles de toutes parts. Mon espace est surtout un vrai vivier pour la création pluridisciplinaire (théâtre, littérature, danse, musique, audio visuel), un lieu d'encadrement pour jeunes artistes, dont l'objectif est de leur donner un premier espace de tâtonnement, leur offrir leur première scène. L'espace culturel les Béjarts est alors un théâtre en pleine cité, une fenêtre ouverte sur le monde.

Depuis sur mon chemin des personnes exceptionnelles, et le jeune palmier parcours alors le monde, de Kinshasa à Maputo, de Cotonou à Lomé, d'Ouagadougou à Berlin, de Vienne à Yaoundé, du Festival International de l'Acteur à Kinshasa au festival d'Avignon...

Et mon théâtre devient cette proposition qui se cherche et se trouve d'autres espaces géographiques et mentaux de questionnement, il peut alors être si proche et si éloigné du grand public et des formats institutionnels en même temps.

Je pense que le système dans ses rigidités politico-administratives devrait laisser cet espace de clandestinité qui n'est pas celui du vide, mais bien celui des doutes, des dialogues et des rêves qui créent et repensent notre monde en perpétuel mouvement et mutation.

Alors, Avançons! **TOC**

Papy Maurice Mbwiti
[Nzete ya mbila / le Palmier]
Auteur Comédien et Metteur en scène

1. NDLR: Pentecôte de 1966, sur le pont Mont Gaby à Kinshasa.